

Recherches sociographiques



Anthony PURDY, *A certain Difficulty of Being : Essays on the Quebec Novel*

Lucie Robert

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056673ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056673ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, L. (1992). Compte rendu de [Anthony PURDY, *A certain Difficulty of Being : Essays on the Quebec Novel*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 128–132. <https://doi.org/10.7202/056673ar>

Selon Chartier, la perte de l'identité ethnique équivaut à une banqueroute de l'esprit. Il ne souscrit peut-être plus à la devise « qui perd sa langue perd sa foi », mais il la remplace par un appel à une sorte d'humanisme ethnique qui se définit par une série de rapports manichéens : la culture traditionnelle franco-américaine (tenue haute encore par les militants, les chercheurs, les écrivains) par rapport au pragmatisme du peuple ; les institutions par rapport à l'individualisme ; le monde de l'esprit par rapport au matérialisme.

Héritier direct de l'*Histoire des Franco-Américains* de Robert Rumilly, le livre d'Armand Chartier fournit un large éventail de renseignements sur les institutions de ce groupe qui a beaucoup contribué au développement des villes de la Nouvelle-Angleterre. Non seulement offre-t-il au lecteur un bilan de ces institutions, mais il indique aussi l'état actuel de la recherche, pose des questions perspicaces et donne de bons indices sur les pistes à suivre. Ses suggestions sont particulièrement riches en ce qui concerne la femme franco-américaine, que nous connaissons si peu. Chartier signale la tradition des retraites paroissiales séparées selon le sexe, l'âge et le statut matrimonial. Une étude de cette pratique pourrait éclairer le vécu religieux des femmes. Sans cacher son vif intérêt pour la journaliste lowelloise Yvonne Le Maître, qui mériterait une biographie, l'auteur décrit l'importance incontestable de la fédération féminine franco-américaine pour la cause de la survivance. Il faudrait une étude approfondie sur cette association.

Mise à part la grande variété de sources, je suis déçue du peu de renseignements bibliographiques. Néanmoins, ce livre est appelé à devenir un ouvrage nécessaire pour quiconque s'intéresse à l'étude des Franco-Américains.

Mary Elizabeth AUBÉ

Département d'études françaises,
Université York.

Anthony PURDY, *A Certain Difficulty of Being: Essays on the Quebec Novel*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 176 p.

Professeur au Département de langues romanes de l'Université de l'Alberta à Edmonton, Anthony Purdy fréquente depuis plusieurs années les œuvres de la littérature québécoise, en particulier celle d'Hubert Aquin, dont il a traduit et publié en anglais certains essais (1988). C'est d'ailleurs à Aquin qu'il emprunte le titre de son ouvrage, « A certain difficulty of being », « Une certaine difficulté d'être », qui situe d'emblée la lecture proposée ici sur un plan ontologique, sinon existentiel, dans une problématique de l'identité, ce que vient confirmer le sous-titre, « Essays on the Quebec Novel ». Les trois termes de ce sous-titre sont assez importants pour que l'auteur insiste. « Essays », écrit-il, parce que le livre ne cherche pas à épuiser le savoir sur les questions abordées, mais plutôt à présenter une réflexion en procès qui, à la fin, demeure ouverte, prête au débat. « Quebec » parce qu'il affirme la spécificité de l'identité québécoise. Venu à cette littérature depuis une formation en études médiévales et en langues modernes, stimulé plus par des études de langues et de littérature étrangères que par intérêt pour la littérature canadienne, Anthony Purdy recherche « l'autre » dans sa différence et

évitait d'adopter un point de vue comparatiste qui a déjà conduit trop de ses compatriotes à se complaire dans ce qu'on nomme la « canadienisation » de la littérature québécoise, point de vue où la littérature, comme la société qui la produit, n'a d'identité que celle du « particularisme » linguistique, dans un ensemble canadien, plus vaste et unifié malgré tout. Le troisième terme, « Novel », désigne le roman québécois comme objet de cette réflexion. Certains romans, devrais-je préciser, romans dont la valeur littéraire canonique ne fait aucun doute, romans d'avant 1970, antérieurs à l'idée de postmodernité qui remet en question les définitions identitaires.

Rapidement formulée, la question que Purdy pose aux romans qu'il analyse est la suivante : « Why are the narrators of these novels telling the stories they tell and why they do not always succeed in what they apparently set out to do ? ». L'identité dont il s'agit est donc à lire tant dans l'histoire nationale que dans l'anecdote et dans la problématique de l'écriture. Elle se loge au cœur même de l'expression littéraire. Par conséquent, on la cherchera non pas tant dans la représentation d'un univers imaginaire ou la reconstitution d'un milieu social que dans le déploiement d'un réseau de métaphores. L'analyse sociocritique que pratique l'auteur prend ainsi en considération les acquis de la modernité littéraire, qui postule l'opacité du langage et affirme le primat de la structure textuelle sur le contenu référentiel de l'œuvre. Aussi déborde-t-elle largement du récit, de l'anecdote apparente, pour atteindre le discours, là où le sens est produit et renouvelé, répondant ainsi au vœu qu'avait émis le regretté André Belleau, auquel Purdy rend, par la même occasion, un vibrant hommage. Nous sommes donc loin d'une sociologie des contenus telle que la pratiquait notamment Jean-Charles Falardeau ; loin également d'une narratologie pure, détachée de ses conditions sociohistoriques. L'hypothèse qui traverse l'ensemble des chapitres est celle d'une « métaphore centrale », précisément de la difficulté d'être, « a certain difficulty of being ». L'analyse recherchera les marques de ruptures, les ambiguïtés et les éléments conflictuels, lieux où le texte « travaille » et fait sens. Ainsi, une identité ambiguë donnerait naissance à une littérature de l'ambiguïté. Posons la question centrale autrement : que se passe-t-il dans l'écriture d'un monde qui vient de remplacer l'ordre divin par l'histoire ?

Tout le livre tourne autour de deux concepts clés : le « conflit des codes » et l'« alternarré ». C'est André Belleau qui avait élaboré l'idée d'un « conflit des codes » pour désigner ce qu'il considérait un élément déterminant de la littérature québécoise. Selon lui, l'écriture québécoise serait déchirée entre le code littéraire et les codes socioculturels. Précisons. Belleau utilise l'expression « code littéraire » pour traduire ce que les anglophones appellent le « canon » et ce que les francophones appellent de plus en plus souvent l'« institution », c'est-à-dire l'ensemble des normes rhétoriques, des valeurs esthétiques, des formes génériques et des « horizons d'attente » qui, implicitement ou explicitement, forment la « compétence » des écrivains et le « goût » de leur lectorat. Le « code littéraire » en vigueur au Québec a historiquement été « importé » de France, en partie parce que Paris est longtemps demeurée la plaque tournante (en matière d'édition, de diffusion et de critique) de toutes les littératures de langue française, en partie aussi parce que nos programmes d'enseignement ont fait (font souvent encore) de la littérature française l'étalon selon lequel se définit la « qualité » esthétique d'une œuvre. En revanche, le « code socioculturel » est autochtone et désigne l'ensemble des comportements et projets de société élaborés ou approuvés à diverses époques par la société québécoise. D'une certaine manière, le conflit entre ces codes serait le moteur de l'écriture québécoise en même temps que son frein. C'est cette dialectique qui fonde la « difficulté d'être ». Le second concept clé de l'ouvrage est celui d'« alternarré », développé par le sémioticien Gerald Prince, pour

indiquer « ce qui aurait pu être dit », c'est-à-dire ce que le texte ne dit pas, mais ce à quoi il renvoie explicitement, l'histoire qu'il ne raconte pas, mais qu'il aurait pu raconter. Il arrive fréquemment, en effet, qu'un narrateur ou un personnage expose, en regard du récit qu'il mène, un autre récit possible. Fréquente dans les romans du XIX^e siècle, la formule « Le lecteur sera peut-être déçu de ne pas trouver ici le récit de... » possède de nombreux équivalents plus modernes. On peut ainsi utiliser l'« alternarré » pour mesurer l'écart entre ce qui est dit et ce qui aurait pu l'être et pour retrouver les « anti-modèles » à partir desquels on peut identifier les codes en conflit. Anthony Purdy emprunte donc ses approches principalement à la narratologie et à l'analyse institutionnelle. L'exposé théorique a toutefois ses limites : à maintes occasions, l'auteur affirme la nécessité d'accorder la préséance à la lecture du texte littéraire dans le développement du savoir.

Plusieurs des textes qui composent les différents chapitres avaient fait l'objet d'une publication antérieure, soit comme article dans *Voix et images*, *Dalhousie French Review*, *The French Review*, soit comme communication donnée aux colloques organisés par le groupe de recherche sur l'Institution littéraire au Canada à l'Institut de recherche en littérature comparée de l'Université de l'Alberta à Edmonton ou à l'un des congrès de la Modern Language Association aux États-Unis. Les articles ont été revus, souvent développés, et en tout cas suffisamment révisés pour les rattacher les uns aux autres et les recentrer autour de la problématique du livre.

Le premier chapitre repère et étudie un topo du XIX^e siècle, le refus du roman, à travers les préfaces et ce qu'elles affirment à son propos : « Ceci n'est pas un roman. » Apparaît ainsi une première forme du conflit des codes, dans la rupture entre le goût du public pour les romans d'aventures et les histoires d'amour, et le projet littéraire de la critique, qui préfère les genres « sérieux » où sont énoncées des thèses aptes à favoriser la survivance française en Amérique. Le refus de ces formes importées de la France impose à qui veut obtenir le succès d'estime une sorte d'autocensure qui s'énonce en particulier dans les discussions sur le vraisemblable. Le chapitre 2 traite de la difficile transition entre l'épopée et le roman, à propos de *Menaud, maître draveur*, de Félix-Antoine Savard. Purdy rappelle l'inscription des voix de *Maria Chapdelaine* dans le corps même du récit de Savard. Incapable d'atteindre la forme littéraire idéale, la vision épique que propose Savard se dissout au contact de la réalité contemporaine qu'il décrit pour ne devenir que l'énoncé d'un anachronisme. Le chapitre 3 discute les problèmes soulevés par la narration de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy. Incapable de respecter le code narratif initial qui privilégiait la multiplicité de points de vue répartis sur plusieurs personnages, par crainte de voir sa thèse échapper au lectorat en qui, visiblement, elle n'a pas tout à fait confiance, Gabrielle Roy, crée un observateur extérieur, Emmanuel, qui tente de franchir les barrières sociales pour connaître et décrire les conditions de vie de la classe ouvrière et qui finit par imposer son point de vue à la narration. Le chapitre 4 explore certaines contradictions et incertitudes épistémologiques suscitées par la narration à la première personne dans *Poussière sur la ville* d'André Langevin. Le point de vue de la narration, qui respecte les codes du roman sérieux français, du roman existentialiste en particulier, serait miné par l'inscription de l'espace propre au roman western, celui de la rue unique, révélant ainsi une vision du monde plus élémentaire que celle que laisserait supposer normalement les techniques narratives utilisées. Au chapitre 5 se pose le problème du rapport entre la narration et l'histoire, entre l'histoire et l'Histoire devrais-je peut-être préciser, à propos de *Prochain Épisode* d'Hubert Aquin, où le conflit des codes structure le roman lui-même, ce qui permet d'étudier les conséquences stylistiques du projet national des Québécois. L'échec de la narration n'est ainsi

que le reflet de l'échec des politiques de la décolonisation et, comme le roman, la révolution nationale est reportée à un « prochain épisode ». Le roman d'Aquin représente un cas unique en ce que le conflit ne se contente pas de refléter la difficulté d'être. Il est cette difficulté. Le sixième et dernier chapitre analyse le fonctionnement des voix narratives dans *Kamouraska* d'Anne Hébert, roman qui, au dire de l'auteur, permet le moins de poursuivre l'hypothèse lancée par Belleau. Les difficultés de la narration y sont en effet causées par les difficultés de la narratrice elle-même, selon des techniques de fragmentation et de dislocation du récit, qui contiennent le conflit et le thématisent, ne laissant voir somme toute que les désordres sociaux et psychologiques qui couvent sous le calme de la société victorienne. Parce qu'il « thématise » le conflit, c'est-à-dire qu'il le rend explicite dans l'anecdote même, *Kamouraska* oblige à un détour par le débat actuel concernant le modernisme et le postmodernisme, débat dans lequel Purdy n'entre qu'avec beaucoup de réticences, d'une part, parce que le territoire de la postmodernité est miné (la postmodernité, comme concept, n'a pas en effet encore véritablement acquis de valeur heuristique) et, d'autre part, parce qu'il manifeste une transformation dans l'énoncé littéraire du conflit des codes. Non pas que le conflit des codes soit disparu du roman québécois ; il s'y manifeste cependant d'une autre manière, sans histoire, par « une voix plurielle », selon le mot de Régine Robin. Le roman d'Anne Hébert appelle donc un autre type de lecture et par là même il établit les limites de celle qui est proposée ici.

Devais-je souligner l'inégal intérêt des six chapitres ? En réalité, parce que, d'une série d'articles et de communications, Anthony Purdy a réussi à faire un ensemble dont la cohérence est indéniable, le livre mérite une lecture et une évaluation globale, d'autant que le fait que certaines démonstrations soient moins convaincantes que d'autres (je résiste en particulier à certaines affirmations concernant *Poussière sur la ville*) n'invalide pas l'hypothèse initiale et tient davantage à l'état actuel de la recherche qu'à la justesse de l'analyse. Le chapitre sur *Menaud, maître draveur*, où la thèse est développée à partir d'une analyse stylistique qui confronte les métaphores et les métonymies, pour montrer l'impossibilité du projet d'énonciation de Savard, mérite toutefois une appréciation particulière, puisque, à travers toutes les réécritures, il demeure le joyau de l'ouvrage et un modèle du genre. Une première version de ce texte paru dans *Voix et images* avait d'ailleurs mérité le prix de l'A.P.F.U.C.C. (Association des professeurs de français des universités et collèges canadiens) en 1986. Je m'en voudrais également d'oublier l'érudition dont l'auteur fait preuve. Il est visiblement au courant des recherches actuelles sur la littérature québécoise, des recherches québécoises, devrais-je préciser. En fait, il est si rare que les ouvrages écrits en anglais sur la littérature québécoise nous apprennent quelque chose (à nous, chercheurs et chercheuses du Québec) que le fait mérite quelque attention.

On se serait attendu en effet à ce qu'un ouvrage de cet intérêt soit destiné à un marché de spécialistes et, par conséquent, qu'il en emprunte la langue. Quel peut être cependant le destinataire d'un livre écrit en anglais sur la littérature québécoise ? Des anglophones, certainement, mais en est-il un nombre important qui connaisse assez bien la littérature de référence pour apprécier un livre de cette envergure et pour en garantir la vente ? D'autant que les textes littéraires dont il traite n'ont pas tous été traduits en anglais (il s'en faut de beaucoup dans le cas des préfaces) et que l'auteur a tenu à ce que les citations tirées des œuvres elles-mêmes soient en français bien que les études et ouvrages de seconde main soient cités en anglais. « My greatest debt is undoubtedly to my students [...] », écrit Purdy en remerciement. Car c'est pour eux, visiblement, que le livre est écrit. Et c'est pour eux que l'auteur a énoncé le double projet d'un livre « utile » et « intéressant », ce qui peut paraître étrange dans un ouvrage

savant où devraient primer la qualité de la recherche et l'exposé des résultats, mais où s'imposent tout aussi bien des préoccupations d'ordre stylistique destinées à garantir la lisibilité du texte et l'attrait de cette lecture. C'est en effet dans la communication pédagogique que le livre prend tout son sens. Né de la préparation de cours, alimenté par les discussions avec les étudiants, il propose à travers la lecture de certaines œuvres du corpus québécois une intéressante explication du Québec à des non-Québécois, qui refuse le lieu commun et la réduction. C'est cette fidélité à ses allégeances, et le refus de la facilité, dans l'écriture comme dans l'analyse, qui conservent au livre d'Anthony Purdy son intérêt et son pouvoir de séduction.

Lucie ROBERT

Études littéraires,
Université du Québec à Montréal.

Yvan LAMONDE, *Territoires de la culture québécoise*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1991, 295 p.

Ce livre regroupe utilement des « version[s] remaniée[s] » de douze articles que l'auteur a publiés depuis 1974 (dix datent cependant de moins de dix ans, sept étant même postérieurs à 1985). Leur horizon commun : l'histoire socioculturelle du Québec du XVIII^e siècle à nos jours. Malgré tout, aussi bien le pluriel du titre qu'un parcours cursif de la table des matières peuvent donner au lecteur pressé le sentiment d'un ensemble plutôt hétéroclite : quel fil d'Ariane peut bien relier en effet des sujets d'étude apparemment aussi disparates que Mgr Louis-Adolphe Paquet, le père Georges-Henri Lévesque, une librairie montréalaise du XIX^e siècle, la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal, la culture urbaine, l'influence culturelle américaine, la modernité au Québec ainsi que des bilans relatifs à l'histoire socioculturelle d'ici ?

En fait, en dépit des difficultés inhérentes au genre, l'ouvrage comporte une unité plus grande qu'il n'y paraît d'abord. Dans une introduction fort habile, en épigraphe de laquelle figure le mot suggestif de Dumézil : « La méthode : le chemin une fois parcouru », Lamonde reconstitue la logique interne d'une recherche, d'une quête qui, d'un projet initial portant sur l'histoire de la philosophie au Québec, mène à l'histoire de l'imprimerie, de la librairie, des bibliothèques, et, de là, à celle d'associations volontaires, de la culture urbaine et de la culture de masse, pour conduire à explorer les questions de l'américanité et de l'entrée dans la modernité culturelle du Québec. À la réflexion, le titre de l'ouvrage en marque admirablement bien le propos et le contenu. Adoptant une conception très large et très ouverte de « la culture comme expression sociale » (p. 19) aux formes multiples, qui déborde largement la culture des idées et des idéologies, des élites et de l'écrit, Lamonde s'emploie à en repérer, ouvrir, prospecter, inventorier, explorer des *territoires* dans l'histoire du Québec : c'est-à-dire des *lieux* de production, des *lieux* de diffusion, des *lieux* de consommation (ou de réception) : lieux proprement géographiques bien sûr (comme lorsqu'il s'agit de culture urbaine), mais encore lieux « temporels » si l'on peut dire (délimités par les périodisations), et peut-être encore davantage lieux sociaux (formes de sociabilité, associations volontaires, groupes, classes).